

À L'OMBRE DE RACHEL

GLENN BOWMAN,
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN-FRANÇOIS ALLAIN

L'histoire du tombeau de Rachel illustre de façon exemplaire la manière dont peut se faire – et se défaire – le partage d'un lieu saint. La mort de Rachel et son enterrement sont évoqués pour la première fois dans la Genèse (XXXV, 16-20), vers le VI^e siècle av. J.-C., puis dans d'autres livres de l'Ancien Testament (Samuel et Jérémie) et, enfin, dans le Nouveau Testament (Mathieu). Au III^e siècle de notre ère, Origène, dans son *Onomasticon*, explique que le tombeau de Rachel est "encore visité aujourd'hui". Le rôle de Rachel comme mère de Joseph – et, par extension, du peuple juif – fait de sa sépulture présumée le lieu d'une puissante source de fécondité et de résurrection – la renaissance par la mort – et, chez les chrétiens, cette fonction est encore renforcée par le lien établi par Matthieu entre l'histoire de Rachel

et la naissance de Jésus. L'incorporation de thèmes bibliques dans la tradition chrétienne d'abord, puis islamique, explique que Rachel et son tombeau aient, avec le temps, été honorés tout aussi bien par les juifs que par les chrétiens et les musulmans. Les premiers pèlerins chrétiens, comme le Pèlerin de Bordeaux (333), Pierre l'ibère (vers 491), le Pèlerin de Plaisance (570) et Arculfé (688) nous ont laissé une description du tombeau, et, à la fin du VII^e ou au début du VIII^e siècle, celui-ci occupait déjà une place importante dans le calendrier des fêtes chrétiennes liées à Bethléem. On peut supposer que les juifs aussi visitaient le tombeau de Rachel, mais le premier document attestant qu'il s'inscrivait dans le circuit des pèlerinages juifs est une lettre, datée du XI^e siècle, issue des archives de la Genizah, ancienne synagogue du Caire. Concernant les musulmans, on doit à Ali ibn Abi Bakr al-Harawi, voyageur persan de la fin du XII^e siècle, le premier témoignage écrit sur ce sanctuaire, mais il est probable qu'ils l'aient vénéré avant cela. Au cours des siècles suivants et jusqu'au siècle dernier, de nombreux documents prouvent que pour les pèlerins étrangers – juifs, chrétiens ou musulmans –, le tombeau de Rachel était un site sacré.

La question du partage des lieux saints est un problème pour les populations locales plus que pour les étrangers. Les pèlerins peuvent "partager" une même vénération pour un lieu ; leur visite est de courte durée et, en règle générale, leurs contacts avec les autres



Tombe de Rachel, Yaakov Ben Dov, Bethléem (Terre sainte), 1927, carte postale, musée d'art et d'histoire du Judaïsme, Paris

pèlerins sont éphémères et superficiels. En revanche, les populations locales ont des liens plus constants et plus fréquents avec le site et avec les autres communautés qui s'y intéressent. Dans ce cas, les échanges, amicaux ou antagonistes, prennent une importance particulière. L'image de Rachel en tant que mère évoquant l'idée de continuité et de résurrection a été interprétée différemment par les juifs, les chrétiens et les musulmans. Si les juifs – qui, pour la plupart, résidaient à Jérusalem, Hébron et Safed entre le VII^e et le XX^e siècle – ont intégré le tombeau dans des rituels liés à Roch Hachana, à Yom Kippour, au quatorzième jour d'Hechvan (date à laquelle est célébrée la mort de Rachel) et, pour les Ashkénazes, aux prières du dernier jour de chaque mois, les chrétiens ont associé Rachel à la résurrection, entourant son tombeau de nombreuses sépultures dès le XI^e siècle. Si les pratiques juives étaient clairement liées à l'interprétation des Écritures, on ne sait pas exactement de quelle façon ont commencé et se sont perpétuées les traditions chrétiennes, puis musulmanes, consistant à enterrer les morts à proximité de ce tombeau – les juifs, malgré les attestations de voyageurs du XIX^e siècle, ont enterré leurs morts à Hébron ou sur le mont des Oliviers, mais jamais près du tombeau de Rachel. Au XV^e siècle, selon le pèlerin Johannes Poloner, les musulmans ensevelissaient leurs morts du côté méridional du site.

Il est probable que les enterrements à l'ombre de Rachel ont d'abord été une pratique locale

chrétienne, qui s'est ensuite étendue à Bethléem et est restée exclusivement chrétienne jusqu'en 1780, date vers laquelle elle s'est généralisée aux villages musulmans environnants. Ces coutumes se diffusent par imitation plus que par des dispositions rituelles ou par l'intervention des prêtres, et leur adoption par les villageois musulmans montre que ces derniers voyaient une certaine efficacité à suivre l'exemple des chrétiens des villes, auréolés d'un plus grand prestige. De plus, le sanctuaire n'étant pas gardé, rien ne les empêchait d'y enterrer leurs défunts. Au XV^e siècle, selon le pèlerin Johannes Poloner, les musulmans ensevelissaient leurs morts du côté méridional du site. Les deux communautés ont donc enterré leurs morts côte à côte jusqu'au milieu du XIX^e siècle, époque à laquelle la popularité croissante des enterrements musulmans a incité les chrétiens à descendre sur les pentes s'étendant en dessous de l'église de la Nativité à Bethléem.

Autre exemple d'imitation et de partage : les femmes venaient implorer Rachel pour qu'elle les aide à concevoir ou à donner naissance. La longue stérilité de Rachel, suivie d'une grossesse et d'une naissance tardives, faisait d'elle une figure iconique pour les femmes préoccupées par ces questions. Le fait que, selon la Genèse, elle soit morte en couches n'a pas empêché une association avec des grossesses réussies. Jusqu'au milieu des années 1980, j'ai observé des femmes juives, chrétiennes et musulmanes qui venaient au sanctuaire, individuellement



Sculpture du tombeau de Rachel, Bethléem (Terre sainte), XX^e siècle, 7 x 31 x 5,5 cm, MuCEM, Marseille. Le timbre qui figure sur l'objet révèle qu'il a été fabriqué pendant l'occupation jordanienne entre 1948 et la guerre des Six Jours (1967). Cet objet provient d'une enquête-collecte effectuée en 2014.

ou par groupes de deux ou trois ; elles encerclaient le tombeau d'un fil rouge, qu'elles remportaient chez elles pour en ceindre leur ventre, et invoquaient la bénédiction de Rachel sur leur maternité.

Un site comme le tombeau de Rachel peut être "partagé" par des personnes de différentes religions tant qu'il n'y a pas d'interférences entre leurs pratiques respectives. C'est le cas pour les femmes qui fréquentaient le sanctuaire ; les pratiques des femmes juives, chrétiennes et musulmanes étaient impossibles à distinguer, probablement parce que les unes copiaient autant que possible les rituels de celles qui avaient été entendues par Rachel, indépendamment de toute affiliation religieuse. En revanche, quand le site fait l'objet d'un culte et que les comportements associés à cette vénération sont très différents, l'intolérance et les antagonismes surgissent, constituant une menace pour le "partage". C'est avec l'accroissement de la population juive de Jérusalem tout au long du XIX^e siècle, notamment celle des Ashkénazes, que les tensions se sont accentuées entre les juifs qui se rendaient au sanctuaire pour y prier et les musulmans qui s'y rassemblaient pour des funérailles – les commentateurs européens et juifs locaux font état de rassemblements de centaines d'Arabes "déchaînés et faméliques" dont les lamentations étaient "effrayantes". Bien que le tombeau de Rachel ait été un *waqf khairi* (fonds religieux inaliénable dont le fonctionnement génère des recettes pour les institutions et les pauvres de la communauté), en 1841,

Méhémet-Ali Pacha autorisa Moses Montefiore, un philanthrope juif anglais, à rénover le sanctuaire, très endommagé par le séisme du 1^{er} janvier 1837. Au bâtiment carré existant, de 7,35 mètres de côté, Montefiore ajouta alors un "vestibule" de 10 mètres sur 7,35 mètres contenant un mihrab, séparé de la chambre funéraire par une porte fermée à clef. Il parvint à convaincre les autorités que les recettes du tombeau pourraient être substantiellement augmentées en remplaçant le portier musulman, originaire de Bethléem, par deux juifs de Jérusalem, un Ashkénaze et un Séfarade, qui encourageraient ou organiseraient des visites de groupes juifs. À partir de ce moment, l'accès ne fut plus possible qu'en présence d'un des deux gardiens non-résidents, ce qui mit fin aux visites de la salle du tombeau par les femmes musulmanes et chrétiennes. Le vestibule, non fermé à clef, restait accessible pour des funérailles.

Les rénovations apportées par Montefiore ont divisé le complexe en deux parties : la salle du tombeau d'origine, utilisée presque exclusivement par les juifs – l'exception étant les femmes musulmanes et chrétiennes qui priaient, comme les juifs, pour obtenir la bénédiction de Rachel –, et le vestibule avec son mihrab, qui pouvait accueillir les rassemblements funéraires des musulmans. En dépit du mandat britannique (1918-1948), qui fit de ce site un modèle de coexistence, cette division entraîna une séparation des "significations" que lui attribuait chacune des communautés. Dans les années 1930 et 1940,



Vision idyllique et mythifiée du tombeau de Rachel, Manoël Pénicaud, Bethléem (Terre sainte), 2014, MuCEM, Marseille.
Ce type de représentation du sanctuaire, ouvert et ombragé, ponctue le pèlerinage du parking jusqu'au catafalque du cénotaphe de Rachel. Le contraste avec la réalité du site enchâssé dans le Mur de séparation est saisissant.

beaucoup de juifs assimilèrent le tombeau de Rachel au retour de Sion et à la création de l'État juif. Après l'occupation jordanienne (1948-1967), durant laquelle le site resta inaccessible pour les juifs, Israël plaça le complexe sous la responsabilité du grand rabbinat de Jérusalem. Alors que le tombeau de Rachel (*Kever Rakhel*) prenait pour les juifs une signification de plus en plus nationaliste, les Palestiniens l'érigèrent en symbole de résistance à la souveraineté israélienne. Le vestibule, qui était le principal site des rites funéraires, finit par être considéré comme une mosquée, d'où le nom de "mosquée Bilal bin Rabah" donné à l'ensemble du complexe. Le site unique se "partage" désormais en deux noms donnés par deux communautés qui en revendiquent l'accès.

Dans le cadre des accords d'Oslo (1993-1995), le tombeau de Rachel fut placé sous la juridiction de l'Autorité nationale palestinienne. Presqu'immédiatement, une *yechiva* (école rabbinique) juive militante s'y installa et, avec l'aide de l'État, fortifia le site et l'entoura de murs surmontés de miradors. Par la suite, ce lieu saint fut le théâtre d'affrontements récurrents entre colons, jeunes palestiniens et militaires ; en 2002, Israël l'annexa à Jérusalem. En 2007, le mur de séparation fut étendu jusqu'à Bethléem de manière à encercler le tombeau, qui n'est plus accessible que depuis le côté israélien du mur. Les musulmans continuent d'enterrer leurs morts au nord et à l'ouest du tombeau de Rachel, mais le mur – beaucoup plus imposant que la porte verrouillée installée par Montefiore

pour séparer les usages musulmans et juifs du sanctuaire – les maintient à l'écart. Même si des femmes chrétiennes et musulmanes voulaient venir y prier la matriarche juive, l'accès leur serait interdit.



Cimetière musulman coupé du tombeau de Rachel par le mur de séparation, Manoël Pénicaud, Bethléem (Terre sainte), 2014, MuCEM, Marseille.